

le même ton. Aussi cette liberté qu'il avait établie chez lui, rendait sa maison extrêmement agréable.

Il avait toujours respecté la religion de ses pères et avait su la faire respecter par ceux sur lesquels il avait quelque autorité. C'était un mérite assez rare dans un temps où l'esprit *voltairien* avait encore conservé tant d'empire. Il ne pouvait surtout supporter ces froides railleries qui alors étaient de mode et qui, aujourd'hui, ne sont plus qu'une preuve de mauvais goût.

Après une carrière si honorablement parcourue, parvenu à l'âge de soixante et dix ans et demi, il fut enlevé subitement à sa famille et à ses amis, le 28 décembre 1827. Sujet à de fréquents accès de goutte, qui avaient toujours été inoffensifs, le dernier n'inspira pas plus de crainte que les précédents. Mais au moment où personne ne soupçonnait le moindre danger, il fut emporté en quelques instants, par une apoplexie nerveuse, suite d'une goutte supprimée. Le vénérable curé de l'Assomption, M. Galard, lui avait donné les derniers secours de la religion. Sa dépouille mortelle déposée au cimetière du P. de La Chaize, reçut les honneurs militaires. M. Dugas Montbel, membre de l'Institut, son ami, prononça sur sa tombe un discours du plus touchant intérêt et dont nous avons emprunté quelques passages.

Si maintenant nous jetons un regard rétrospectif sur cette vie si bien remplie, nous voyons qu'il ne dut rien au hasard, mais tout à lui-même. Jamais personne ne justifia mieux que lui ce vieil adage romain, conservé par Salluste (1), que *chacun est l'artisan de son sort*. Si l'on ne voyait en lui qu'un financier habile, on se tromperait étrangement. Il rechercha, il est vrai, la richesse, mais ce fut pour en faire part à tous les siens. N'ayant aucun goût pour le luxe,

(1) Lettres à César II.